



«Elena», genre idéal

FESTIVAL LYRIQUE D'AIX Oublié depuis 1659, l'opéra farce et queer de Cavalli a illuminé de sa fougue et de sa grâce les débuts de la manifestation.

Par **ÉRIC LORET**
Envoyé spécial à Aix-en-Provence

Il reste quelques places sur la bourse au billet en ligne du festival. Il reste quelques diffusions télé et internet sur Arte et Arte Live web (*Rigoletto*, *Elektra*) ou Medici.tv (*Elena*). Il y en aura donc pour tout le monde – d'autant que le Festival lyrique d'Aix multiplie depuis juin ce qu'il appelle les « passerelles » en direction du public, des écoles, etc. Il n'y a pas que des places chères et des croûtons sours à Aix, il y a aussi Bernard Focroulle, le directeur du festival, qui prend un malin plaisir à déclarer dans la *Provence* qu'« on ne fait pas notre travail pour conforter les gens ». C'est-à-dire : pour légitimer le conservatisme sous prétexte de « goût du public ». Pour l'édition 2013, on attend l'*Elektra* de Chéreau et Salonen (*Libération* du 14 juin), dont la première a lieu ce soir. On a d'ores et déjà vu *Don Giovanni*, *The House Taken Over* de Vasco Mendonça (*lire ci-contre*) et *Elena* de Cavalli, présenté dans la petite salle du Jeu de paume. De cet opéra, on savait très peu, puisqu'il n'a plus été représenté depuis 1659. Seulement que c'était le genre burlesque, avec Ménélas, futur mari d'Hélène de Troie, habillé en fille pendant trois heures. L'intrigue plus qu'échevelée (mais jamais inconsistante) raconte en effet comment Ménélas, amoureux

d'Hélène, se travestit et se fait vendre comme esclave auprès d'elle pour l'approcher. Là-dessus, Thésée, lui aussi amoureux d'Hélène, décide de l'enlever, tandis que son pote Piri-thoüs, fasciné par les charmes de Ménélas déguisé en fille, enlève celui-ci itou. Comment Ménélas peut-il faire pour, à la fois repousser les avances de Piri-thoüs – mais pas trop, car il serait démasqué et sépare d'Hélène – et se déclarer à celle-ci, qui le prend pour sa meilleure copine ? Avant que chacun ne trouve sa chacune, il y aura quelques scènes de bataille, des qui-proquos dans les bois et deux ours qui dansent. Quant à savoir pourquoi tous les mecs trouvent ici Ménélas bonnasse, il y a une explication socio-queer avant la lettre : un jeune aristocrate fait une fille plus sexy qu'une esclave, car la beauté est une question d'appartenance sociale et non d'hormones.

ÉTOURDISSANT. C'est le contre-ténor soprano (de l'espèce des Jarrousky, donc) Valer Barna-Sabadus qui interprète avec une fougue et une grâce étourdissantes le héros Ménélas. Mais tous les chanteurs sont formidables, jeunes, complices dans la mise en scène physique de Ruf. Palme spéciale à la soprano Ernöke Baráth (Hélène), aux tenors Fernando Guimarães (Thésée) et Emiliano Gonzalez Toro en irrésistible bouffon lubrique, ainsi qu'au contre-ténor Rodrigo Ferreira qui in-

terprete un Piri-thoüs singulier, entre souffrance et ridicule. Ironie, pourtant, ces belles voix sont un contresens absolu, prévient le chef Leonardo García Alarcón : « À l'époque de Cavalli, on ne cherchait pas des chanteurs ni des comédiens. » De fait, le rôle d'Elena fut, pense-t-on, créé par Luccetta Gamba, célèbre courtisane que les chroniques de l'époque désignent comme la « puita che canta ».

RÉSURRECTION. Elena est d'abord une farce, trépidante, typique de l'opéra vénitien destiné à tous les publics. « On serait peut-être déçu si on entendait le résultat vocal de l'époque, ajoute Alarcón dans le programme. Il se serait sûrement beaucoup plus près d'une comédie musicale, avec des voix mal assurées mais exprimant quelque chose d'unique. »

Après la fabuleuse résurrection de la *Calisto* de Cavalli il y a dix-huit ans, par René Jacobs, et l'extraordinaire *Egisto* de Vincent Dumestre l'an dernier, cette *Elena* (reprise à l'opéra de Lille en avril prochain) devrait permettre de vérifier cette hypothèse d'Alarcón : si Cavalli avait bénéficié d'éditions de ses manuscrits aussi soignées que d'autres baroques, « il semblerait aujourd'hui aussi connu que Monteverdi ». ➤

ELENA de CAVALLI Dir. mus. Leonardo García Alarcón, m.s. Jean-Vives Ruf. Jusqu'au 21 juillet à Aix, les 25 et 27 à Martigues.